

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE  
DE 1789 A 1848

(Conférence Faite à L'université  
de Porto, le 20 April 1921,  
par M. J. Dresch, Doyen de la Faculté  
des Lettres de Bordeaux)

La nouvelle de la Révolution française produisit un puissant effet sur les intellectuels allemands. Les mois de Mai, Juin et Juillet 1789 furent, pour beaucoup d'esprits en Allemagne, une époque de fièvre.

Tout remplis d'idées humanitaires, celles de nos philosophes, les intellectuels allemands attendaient de notre Révolution une régénération du monde. La France donnait l'exemple, allumait le flambeau. Le monde allait suivre, devenir libre, noble, sage. Les chaînes allaient tomber. L'homme pourrait se laisser guider par ses instincts naturels dont J. J. Rousseau avait proclamé la bonté.

La Déclaration des Droits de l'homme semblait fixer la chartre de l'humanité. Non seulement elle était faite pour un peuple, mais pour le monde; non seulement elle instituait un droit national, mais elle établissait un droit International. Elle proclamait la valeur de l'individu, donnait une valeur sociale et politique à cette personnalité humaine dont Kant faisait la pénétrante analyse; elle appuyait la conception de l'Etat sur le droit, sur le droit de chacun et de tous. Cette notion du droit léguée par l'antiquité, renouvelée par le christianisme, imprégnée d'humanisme, qui n'est en somme

qu'un principe moral de justice, se trouvait fondée politiquement, considérée comme le principe d'un gouvernement, comme le principe qui assure les rapports de l'Etat avec les individus et des Etats entre eux.

Voilà ce qui, pour des intellectuels, semblait naître dans le monde. C'était, à leurs yeux, la mise en oeuvre, la réalisation des théories de Rousseau et de Montesquieu. Les pensées des philosophes passaient à l'acte.

Notre Révolution eut donc en Allemagne un immense retentissement. Mais retentissement et influence ne sont pas la même chose, Il faut donc mesurer la portée de l'action exercée en Allemagne par cette révolution.

Parmi les écrivains, il convient de distinguer l'ancienne génération, celle qui a vécu les idées du XVIII siècle, et la nouvelle génération, celle qui agira au XIX siècle. Les anciens, ce sont Klopstock, Goethe, Schiller. Les jeunes, ce sont des écrivains tels que Forster, Gentz, Hegel, Humboldt, Fichte.

Le vieux Klopstock, le barde allemand, l'ancêtre de la poésie allemande au XVIII siècle, nature idéaliste et sentimentale, fut enthousiasmé par notre révolution qu'il appelait «l'un des plus grands événements de l'histoire du monde». Il n'en vit tout d'abord que l'idéalisme. En 1789, âgé de plus de 60 ans, il composa une ode aux Etats généraux.

Le 26 août 1792. un décret de l'Assemblée nationale l'éleva au rang de citoyen français. Le 19 novembre de cette même année, Klopstock adressait au ministre Roland une lettre où il exprimait sa reconnaissance pour ce qu'il appelait cette «glorieuse promotion». Mais déjà à cette époque les excès de la Révolution agissaient sur ses sentiments. Esprit trop idéaliste pour concevoir qu'une révolution ne s'accomplisse pas sans excès, il détourna les yeux de ces événements et se réfugia dans le rêve.

Goethe ne fut pas entraîné dès l'abord par le même enthousiasme que Klopstock. Il était déjà le Goethe olympien qui jugeait de haut les hommes et les choses. Il arrivait d'Italie où il avait passé près de deux années. Sa pensée était loin de la politique; elle semblait tout entière tournée vers l'art et la philosophie. Ce n'est que peu à peu qu'il laissa voir sa pensée sur la Révolution.

Il accompagna le duc de Brunswick en 1792 pendant la campagne de France. Il vit l'arrêt des troupes prussiennes à Valmy et, s'il faut l'en croire (car il n'a conté ces événements que 28 années plus tard) il aurait dit alors: «aujourd-

d'hui commence une nouvelle époque dans l'histoire du monde»; paroles qui, dans la bouche de Goethe, sont d'une grande portée, même si cette pensée ne lui est venue qu'après coup.

Sur le moment, en 1792, il avait été plus frappé des troubles amenés par la Révolution que de l'oeuvre nouvelle qu'elle créait. Des drames qu'il composa sur la Révolution, comme le *Citoyen Général* et les *Revoltes* le montrent plutôt hostile à la Révolution. Mais lorsqu'il écrivit *Hermann et Dorothee*, il dut tirer de la Révolution française un arrière-plan historique grandiose pour cette épopée bourgeoise. Et il prête à l'un des personnages de cette épopée des vers admirables et d'une haute portée sur la Révolution. Laissez-moi vous en citer quelques-uns dans une traduction.

"Qui peut nier que son âme ne se soit élevée et que son coeur plus libre n'ait battu plus purement lorsque parurent les premières clartés du nouveau soleil, lorsqu'on entendit parler du droit commun à tous les hommes, de la liberté inspiratrice et de la louable égalité?... Les noms des hommes qui, les premiers, annonçaient la bonne nouvelle n'égalaien-ils pas les plus grands noms qui se soient placés parmi les astres? Et chaque homme ne sentait-il pas grandir et son coeur et son esprit et son langage?"

Il est difficile de mieux peindre la première impression produite par la Révolution française en Allemagne. Mais Goethe dit aussi, dans ce même poème de *Hermann et Dorothee*, les déceptions qui suivirent lorsqu'à cet âge d'or entrevu succéda un âge de fer, avec ses violences dont le monde intellectuel idéaliste ne comprenait pas la triste nécessité.

Schiller, lorsque la Révolution française éclata, n'était plus l'auteur révolutionnaire de ses jeunes années, celui des *Brigands* et de *Don Carlos*. Idéaliste et sentimental, il attendait trop de la Révolution française. La Convention le déçut. La Terreur lui fit horreur.

L'Assemblée nationale, se souvenant que Schiller avait été l'auteur des *Brigands*, l'avait compris dans un décret qui envoyait le titre de citoyen français à un certain nombre d'écrivains étrangers, dont les oeuvres avaient été en harmonie avec les pensées révolutionnaires. Mais le nom de Schiller fut estropié par le scribe de l'Assemblée nationale chargé de libeller l'adresse du destinataire. La lettre qui devait aviser Schiller fut envoyée à Mr. Gille, publiciste allemand. Expédié de Paris le 10 Octobre 1792, le décret

de l'Assemblée ainsi adressé voyagea six années avant de parvenir au poète. C'est en 1798 seulement (le 2 Mars) que Schiller signale dans une lettre à Goethe qu'il a reçu le décret qui le faisait citoyen français.

La jeune génération, celle qui devait se faire connaître au XIX siècle, celle de Forster, Gentz, Hegel, Guillaume de Humboldt, Fichte, fut plus enthousiaste que Goethe et que Schiller parce qu'elle était plus jeune; mais elle fut aussi beaucoup plus variable dans ses opinions.

Forster qui était bibliothécaire à Mayence, lorsque cette ville ouvrit ses portes aux Français, resta toujours fidèle à la cause de la Révolution.

Gentz était, à l'époque de la Révolution, petit fonctionnaire prussien et, comme il s'intitulait lui-même, "citoyen du monde." Il écrivait en 1790: "je suis jeune; je sens donc avec chaleur et sympathie la tendance générale à la liberté qui se fait jour de tous côtés. L'esprit du temps souffle en moi, fort, et plein de vie..." "Je regarderais l'échec de cette Révolution comme un des plus grands malheurs qui aient jamais frappé le genre humain. Elle est le triomphe pratique de la philosophie." — Or Gentz, si ardent pour la Révolution pendant sa jeunesse, devint plus tard le secrétaire de Metternich. Il est connu dans l'histoire comme l'un des représentants les plus fermes de l'esprit conservateur et absolutiste. Le changement chez lui fut complet.

Hegel, qui devait devenir lui aussi un jour le philosophe de l'absolutisme, Hegel, dont les théories ont été mises en avant de nos jours pour soutenir la doctrine de l'Etat puissance et le culte de la force, fut dans ces premières années un chaud partisan de la Révolution, puis de Napoléon.

Guillaume de Humboldt eut à l'égard de la Révolution française une altitude hésitante et un peu inquiète. C'était un grand seigneur lettré, héritier du libéralisme du XVIII siècle; il craignait que cette Révolution française qui avait proclamé les droits de l'individu n'écrasât l'individu. Car Humboldt est en Allemagne l'un des rares esprits qui se soient opposés à l'omnipotence de l'Etat.

Fichte, au contraire, qui fut longtemps admirateur enthousiaste de la Révolution, qui, en 1793 encore, s'exprimait en disciple de J. J. Rousseau, dans ses *Revendications de la liberté de penser*, est devenu peu à peu l'un des apologistes les plus fervents de la doctrine de l'Etat auquel,

suivant lui, les droits de l'individu doivent toujours être subordonnés.

Cet aperçu rapide indique combien d'idées fermentaient alors en Allemagne chez les intellectuels, idées issues du XVIII<sup>e</sup> siècle et auxquelles la Révolution de 1789 avait donné une importance nouvelle. A l'influence littéraire française, venue du XVII<sup>e</sup> siècle, s'est ajoutée une autre influence, l'influence politique.

Influence littéraire et influence politique se rejoignent d'ailleurs. Car elles n'agissent à cette époque que dans les cerveaux des esprits pensants, des intellectuels. Elles ne pénètrent pas dans la masse. Le peuple allemand reste indifférent à toutes ces idées qui sont agitées par les intellectuels dans leurs livres et surtout dans leur correspondance. Il y a un peuple allemand, mais il n'y a pas encore de nation allemande; et surtout il n'y a pas véritablement une opinion allemande. M.<sup>me</sup> de Stael peut écrire dans une lettre à son père, Mr. de Necker, (le 10 Dec. 1803): "Il n'y a pas d'opinion active en Allemagne, ni réunie; chacun pense et fume solitairement." Ce n'est que peu à peu qu'il se formera des partis politiques en Allemagne; et encore seulement dans la jeunesse pensante, celle des étudiants. L'immense majorité de la population vivra longtemps de sa vie privée, soucieuse seulement de son bien être. Lorsque les armées de la Révolution française pénétreront sur les bords du Rhin, lorsque les populations allemandes connaîtront le régime républicain puis le régime napoléonien, les impressions qui resteront seront surtout matérielles. Là où la Révolution française apportera un soulagement à la gêne intérieure, aux impôts, aux charges de toutes sortes, elle sera bien accueillie; là où, au contraire, elle sera un poids et une gêne, elle laissera de mauvais souvenirs.

Mais les idées françaises pénétreront tout de même peu à peu.— Dans les départements rhénans, les populations sentiront les bienfaits d'une administration régulière se substituant aux mille coutumes d'autrefois. Le Code Napoléon apporte, en 1804, à ces contrées, de l'ordre et de la sécurité. Dans les Etats allemands du Sud-Ouest, en Bavière, en Wurtemberg, en Bade, à Francfort, en Westphalie, des réformes furent faites, par les gouvernements, dans le sens de la Révolution. Ces réformes venaient d'en haut; le rôle de la population était nul dans ces changements; mais la population les acceptait avec plaisir. Les formes de la monar-

chie se conservaient; mais les principes de la Révolution française entraient peu à peu, introduits dans ces États par les monarques eux-mêmes. Tout cela se faisait sans fermentation. Ceux mêmes, parmi les intellectuels, qui s'enthousiasmaient pour la Révolution n'auraient jamais rien fait pour troubler l'ordre habituel des choses de leur ville. C'est ainsi que peu à peu, et par l'entremise des gouvernements eux-mêmes, un régime plus libéral, tout pénétré d'idées françaises, s'était introduit dans l'Allemagne du Sud-Ouest.

Ces idées étaient entrées. Elles restèrent; même après 1815, alors que l'Allemagne, après avoir repoussé Napoléon, sembla revenir au régime d'autrefois. Les notions de liberté individuelle et d'égalité civile, l'abolition des privilèges, la tolérance religieuse, l'affranchissement du commerce et de l'industrie, tout cela était dans l'air après le passage de nos armées à travers l'Allemagne; cela n'était pas réalisé encore, mais la semence était là; ce n'était pas encore une force agissante dans la population, mais les principes étaient posés. La rive gauche du Rhin a beau être devenue prussienne; il reste dans ces pays le Code Napoléon, lequel sera en vigueur jusqu'à l'introduction du code civil allemand en 1898. La Confédération germanique, la Diète de Francfort s'efforceront vainement de refouler les éléments de la pensée française qui ont pénétré dans les États allemands de Sud-Ouest; les princes de ces États auront intérêt à entretenir eux-mêmes ces idées libérales, à seule fin de lutter contre les Hohenzollern et les Habsburg. De 1815 à 1818, le Nassau, la Saxe Weimar, Bade, le Wurtemberg, la Bavière recevront de leurs princes des constitutions. La Prusse elle-même cédera à ce mouvement. Elle aura des ministres réformateurs, Stein et Hardenberg. Ce sera pour la Prusse une façon habile de continuer le despotisme patriarcal, celui de Frédéric II.

Mais la Prusse a senti le danger de ces idées libérales dont Frédéric II semblait se jouer. Et depuis ce moment jusqu'à nos jours, la Prusse ne cessera plus un instant de lutter contre les idées politiques venues de France. Elle tentera de le faire directement, par son gouvernement, mais s'y emploiera aussi indirectement, par l'action de ses Universités. Elle appellera à Berlin des hommes comme Fichte, Hegel, Savigny. Un enseignement philosophique, juridique et littéraire s'opposera aux idées libérales venues du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'école qui s'oppose aux principes de la Révolution française peut être appelée l'école "historique tradition-

liste." Elle relève surtout du jurisconsulte Savigny. Mais elle puise aussi beaucoup d'arguments chez les adversaires français de la Révolution, particulièrement chez Joseph de Maistre et de Bonald. Elle reproche à la Révolution française d'être abstraite et doctrinaire, de rompre brusquement avec le passé, de parler de l'homme et non pas des hommes. Elle prétend s'appuyer sur la tradition, sur la vie des peuples dont l'Etat est la forme visible. Parler des droits de l'homme, fonder sur les droits de l'individu une constitution nouvelle, des principes politiques et sociaux qui pourraient servir au monde entier lui paraît une pure chimère. A l'optimisme issu de Rousseau qui suppose que la nature humaine est bonne et qui s'appuie sur des lois naturelles, s'oppose un pessimisme qui exige des lois positives sévères, un Etat puissant et discipliné. A la notion de justice s'oppose déjà celle de force, qui pénétrera dans les âmes.

Un Français, Joseph de Maistre, l'avait déjà dit: "J'ai vu des Français, des Russes, des Anglais, mais, quant à l'homme, je déclare ne l'avoir jamais rencontré de ma vie."

Et Joseph de Maistre, dans son pessimisme également, avait marqué la nécessité d'un Etat fort, aux lois sévères; il avait dit, lui aussi, la nécessité de la guerre. — Les idées de Joseph de Maistre, au XIX<sup>e</sup> siècle, feront du chemin en Allemagne à travers l'Ecole historique. Elles ne feront pas de chemin en France.

Dans le domaine littéraire, une école nouvelle qui avait grandi en même temps que le classicisme allemand, le Romantisme, tendait à prendre la direction des esprits en Allemagne. Les maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle, Herder, Goethe, Schiller, semblaient rejetés dans l'ombre. A leur place venaient les Schlegel, les Orim, Siech, Novalis, toute une école essentiellement germanique, hostile à la France, dont la pensée mystique se reportait vers le Moyen Âge allemand. Ces Romantiques avaient des dons de poètes, le souci de la forme; ils ont été les créateurs de la philologie allemande, mais ils ont pour beaucoup contribué à détourner les esprits de l'humanisme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ils ont fait très nettement obstacle à l'influence littéraire de la France en Allemagne. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle l'influence littéraire de la France diminue. Mais l'influence politique continue.

Car la réaction des gouvernements qui surveillent de très près les associations d'étudiants, qui soumettent la presse à une censure étroite; les principes de l'Ecole historique

enseignés particulièrement à l'Université de Berlin; la gallophobie des écrivains romantiques; tout cela n'empêche pas la pensée française de pénétrer en Allemagne. Jusque vers 1884, cette pensée s'infiltrait partout; parfois même elle rompt les digues. En 1848, force sera aux gouvernements de lui faire sa place, ne fût-ce que pour la refouler. Sans exercer une grande action sur les populations, le courant venant de France ébranle pourtant l'apathie générale des esprits. Il commence à se former en Allemagne une opinion publique.

Deux écrivains allemands ont contribué, plus que tous les autres, à créer cette opinion publique. Ce sont Borne et Heine. Avant eux, les auteurs allemands qui traitaient des questions de politique étaient restés dans l'abstrait. Ceux qui avaient admiré la Révolution française à ses débuts (Klopstock, Schiller, Hegel, Fichte) l'avaient considérée abstraitement, indépendamment des contingences politiques et sociales. Par là s'expliquent les désillusions qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils retombèrent de leur idéal dans le domaine de la réalité. Borne et Heine sont peut-être les premiers qui aient eu le sens réel des choses politiques; ils ont su prendre contact avec la réalité; ils ont par suite apporté un jugement plus compréhensif des principes, des actes et des résultats de la Révolution française.

Borne fut l'un des premiers à s'apercevoir de l'action du journalisme sur l'opinion publique. Il sentait que la vie politique n'existait pas en Allemagne parce que la pensée ne s'était pas rapprochée de la vie sociale. Entre les penseurs et le public il n'y avait pas contact et échange d'idées. Pour l'établir il était nécessaire que les écrivains devinssent des journalistes. La France, en ce sens, avait, suivant lui, donné l'exemple. "Le plus heureux des peuples, disait-il, le plus gai, celui qui ressemble le plus aux anciens grecs est le peuple français. Lisez ses journaux, et vous verrez sur la même page juger, avec autant de sérieux et d'enjouement, le jeu de Talma à la scène du théâtre français et celui des ministres à la chambre. Cela fait sourire un Allemand; il devrait s'affliger au contraire en remarquant ici la supériorité des Français. Nous autres Allemands, ajoutait Borne, nous risquons toujours notre santé lorsque nous quittons le temple vermoulu de notre science pour nous risquer dans le courant d'air froid de la vie sociale. Les différents compartiments, comme les castes et les classes et les différentes conditions sociales, tout cela était possible avant la Révolution; mais la Révolution et Na-

poléon ont fait tomber toutes les séparations. Il faut vivre au grand air, à ciel ouvert”.

C'est de ce ton, à la fois sérieux et enjoué, que Borne exprime ses pensées sur le gouvernement, la société, l'art et la littérature, dans une série d'articles qu'il écrivit, soit en Allemagne, soit en France. Il vécut à Paris depuis la révolution de 1830; il y mourut en 1837. Il n'y a peut-être pas eu en Allemagne, à cette époque, de plus chaud et de plus fidèle partisan de la France.

Borne exerça une grande action en Allemagne entre 1830 et 1848; Heine peut-être une plus grande encore. Henri Heine était déjà devenu célèbre par ses *Lieder* et ses *Reisebilder* lorsqu'il fut attiré vers la France, ainsi que Borne, par la révolution de 1830. Dans les articles et les ouvrages qu'il écrivit alors, soit en allemand, soit en français, il essaya d'éclairer les Allemands sur la France et les Français sur l'Allemagne. Il fit connaître aux Français une autre Allemagne que celle que leur avait présentée Madame de Stael. Il eut le très grand mérite de leur révéler la conduite du gouvernement prussien qui trompait les esprits par ces apparences de libéralisme. Il le considérait comme plus dangereux pour l'avenir de l'Europe que l'Autriche réactionnaire. Ce avertissement qu'il adressait aussi bien aux Allemands qu'aux Français n'ont malheureusement été écoutés ni par les uns ni par les autres.

Borne et Heine, en rapprochant ainsi la littérature de la vie sociale par le journalisme, sont les précurseurs d'une école littéraire allemande qui s'est développée surtout entre 1830 et 1848 et que l'on appelle "La Jeune Allemagne". Elle est très nettement sous l'influence française cette jeune Allemagne, sinon au point de vue littéraire, du moins au point de vue social et politique. C'est un reproche qui d'ailleurs lui a été assez violemment adressé par la génération allemande qui a suivi 1870. Opposés au romantisme allemand qui se perdait dans le rêve et le passé lointain, les auteurs de la Jeune Allemagne (Gutzkow, Laube, Mundt, Wienbarg) voulaient agir sur l'opinion publique par le Journal, le théâtre, le roman. Animes des sentiments du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils rêvaient d'une Allemagne unie et libre mais humanitaire. Ardents et combatifs, ils arrivèrent malgré la censure, malgré les gouvernements, à répandre leurs pensées.

Entre 1830 et 1848, c'est donc, malgré les gouvernements, un flot montant des idées venant de France. Notre

influence reprend comme au XVIII siècle. Mais alors qu'au XVIII siècle c'étaient les princes allemands qui eux-mêmes venaient au devant de cette influence, ils emploient maintenant tous leurs efforts à la refouler. Ils ont beau faire d'ailleurs, elle renverse les obstacles. Et l'on peut dire que ce sont les gouvernements eux-mêmes qui, par leur hostilité, précipitent son action. Et en effet, puisque les gouvernements interdisent aux écrivains allemands une littérature qui fasse allusion à la vie politique et sociale, tout écrivain allemand, désireux de liberté, est bien obligé d'aller chercher cette littérature d'affranchissement à l'étranger. Et c'est pourquoi Borne et Heine sont venus la chercher à Paris. Aussi bien, jamais la pensée politique n'avait été aussi variée en France que dans cette période de 1830. Libéralisme, constitutionalisme, légitimisme, communisme, tout fermentait à ce moment dans notre capitale. Pas une idée politique ou sociale qui n'y eut son représentant et son organe. Fourier, Leroux, Proudhon, Louis Blanc, Lamennais, Auguste Comte, les disciples de Saint Simon, combien d'autres encore! apportaient, plus au moins systématisé, leur programme de reconstitution sociale. Combien ce travail des esprits contrastait avec la stagnation imposée à l'Allemagne! Il arrive par suite que les despotes allemands, en empêchant l'essor de la pensée allemande, attirent en Allemagne la pensée étrangère. Par là s'explique l'accueil que l'on fait, en Allemagne, non seulement aux écrits de Borne et de Heine, mais aux romans de George-Sand, de Balzac, d'Eugène Sue et aux ouvrages de Saint Simon et de Louis Blanc.

Il se forme peu à peu en Allemagne une opinion publique. Et cette formation est facilitée par le mouvement économique.

Car, si la vie politique était encore stagnante en Allemagne, la vie économique, commerciale et industrielle commençait à s'éveiller, dirigeant elle aussi l'attention vers les pays où le développement de l'industrie manifestait déjà ses effets. Rappelons que la première unité qui s'est faite en Allemagne a été une unité économique le "Zollverein", union douanière due à l'initiative de la Prusse. Dans un pays où le peuple n'avait guère que des préoccupations matérielles, c'est par l'union des intérêts matériels que l'unité politique pouvait commencer.

Parmi ceux qui pensent, beaucoup à cette époque sont gagnés aux idées venues de France, L'union de la philoso-

phie du XVIII siècle et de la Révolution française; la pénétration des principes de 1789, par notre administration sur le Rhin, par le constitutionalisme des Etats du Sud-Ouest, par les écrits de Borne et de Heine, par le journalisme; tout ce travail latent de cinquante années porte ses fruits entre 1830 et 1848, crée dans l'opinion publique allemande une sorte de "libéralisme", analogue à celui qui était répandu en France. On peut l'affirmer; jamais l'opinion publique n'a été aussi près de s'entendre en France et en Allemagne que dans cette période de 1830 à 1848. Ce qui ne signifie pas que la même entente pût exister entre les gouvernements.

Ces courants communs dans l'opinion publique ne viennent pas d'ailleurs d'un mouvement cosmopolite. Le véritable cosmopolitisme n'a existé en Europe qu'au XVIII siècle. Les pensées cosmopolites de Heine n'ont guère agi sur l'Allemagne. Il existe au contraire, chez les contemporains et les compatriotes de Heine, un sentiment national très accusé. C'est celui qui se manifeste en 1840 et qui se traduit par le *Rhin allemand* de Becker ou la *Garde sur le Rhin (Die Wacht am Rhein)* de Schneckeburger. Mais ce sentiment national reste pénétré de libéralisme. Des historiens comme Gervinus, pour être extrêmement nationaux, n'en sont pas moins libéraux, ouverts à de larges idées, capables de tenir tête au gouvernement prussien.

On le vit bien, ce libéralisme, lors de la Révolution de 1848.

Chose merveilleuse; dans cette Allemagne hier soumise au régime de Metternick, tous les pays allemands élisent au suffrage universel, un délégué par 50.000 âmes; et, au mois de mai 1848, un parlement, la première représentation du peuple allemand depuis que le peuple allemand existe, se réunit à Francfort dans l'église Saint Paul. Il semblait que toutes les aspirations que l'on avait en Allemagne depuis un demi siècle allaient enfin se réaliser.

Le 2 Avril 1849, ce parlement de Francfort offrit la couronne impériale au roi de Prusse — Frédéric Guillaume IV refusa. Il ne voulut pas accomplir ainsi l'unité allemande. Il s'effrayait de l'hostilité de la cour de Vienne et de celle de la Bavière; mais surtout il ne reconnaissait pas à une assemblée nationale le droit de lui apporter une couronne impériale. Et Bismarck qui déjà le conseillait, l'affermissait dans ces sentiments.

On ne saurait peser toutes les conséquences de ce refus pour l'Allemagne et l'Europe. L'unité allemande, dont la

réalisation a depuis coute tant de sang, aurait pu être faite des cetteépoque par le vote du Parlement. La conséquence du refus de Frédéric Guillaume IV a été 1870, et peut-être 1914.

Le refus de Frédéric Guillaume IV anéantit l'œuvre du parlement de Francfort. L'Autriche mécontente avait rappelé ses députés. Les modérés se retirèrent de l'Assemblée. Les radicaux, pour organiser la résistance, eurent recours à l'insurrection. Leurs troupes furent écrasées par l'armée prussienne. La diète de Francfort siégea comme avant 1848. Une commission de réaction fut chargée de reviser les constitutions nouvelles pour en éliminer les dispositions révolutionnaires. L'absolutisme reprit le pouvoir à Berlin comme à Vienne.

La Révolution de 1848 avait donc échoué en Allemagne. L'opinion publique formée par la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle l'avait amenée. Mais cette opinion publique n'avait pas été assez forte pour la faire triompher. Il manquait ce sentiment politique qui avait entraîné toute la nation française dans la révolution de 1789.

L'influence française en Allemagne avait été grande politiquement jusqu'en 1848. Elle diminua depuis cette date. L'Allemagne, sous l'impulsion de ses gouvernements et de ses historiens, s'éloigna de nous chaque jour davantage, alors que nos historiens au contraire, ainsi que nos philosophes et nos philologues se tournaient vers elle. Au libéralisme du Sud-Ouest de l'Allemagne, à tendances morales d'origine française, se substitue le soi disant libéralisme prussien issu des traditions de Frédéric II. Les esprits les plus éclairés de l'Allemagne, dont quelques-uns pouvaient encore hésiter jusqu'en 1870, sont finalement conquis par la victoire prussienne et par la méthode bismarkienne. C'est Fécole historique traditionaliste qui l'emporte. Tout est subordonné à l'idée de l'Etat devenu "l'Etat puissance" (Der Machistaat).

J. DRESCH.